

## SEPT À LA MORGUE

### Prologue

— Dis, Bob, j'ai comme un doute : tu vas à la messe ?

— C'est quand ?

— Le dimanche matin.

— Ah non, le dimanche matin c'est sacré, je vais aux putes, elles font moitié prix en fin de semaine aux chômeurs, aux mineurs et aux handicapés.

— T'es aucun des trois !

— Non mais j'ai toujours chez moi la jambe de bois de mon grand-père, je plie la guibolle, je me l'attache à la cuisse, je mets la prothèse sur ma rotule et c'est parti !

— Putain, t'es trop fort Bob, dit Phil, admiratif, alors que les deux collègues lavent de nuit le sol de la morgue de Patriot City, Texas, Etats-Unis d'Amérique.

— Pourquoi tu me parlais de la messe au fait ?

— Bah, pour rien, je me demande juste qui a remplacé le Père Bishop, tu sais, le type qui est mort avec sa famille la semaine dernière...

— Il allait aux putes le dimanche ?

— Je crois pas.

— Alors j'en sais rien.

### Épisode 1 : Une journée à Patriot City

Trois cent soixante et un jours plus tôt, soit une semaine après le fiasco de Thanksgiving, tout va pour le mieux au 12 Liberty Street, Patriot City, Texas, Etats-Unis d'Amérique. Sur le coup des 7h34, Térésa Bishop s'affaire seule dans la cuisine depuis une heure et demie pour préparer pancakes, café frais, muffins, toasts, bacon grillé et œufs brouillés pour sept.

— Les enfants, dépêchez-vous, vous allez être en retard, il est déjà 7h34, dit-elle en regardant l'horloge au centre de laquelle se trouve un Jésus beau gosse en croix dont les bras tournent pour indiquer l'heure (il atteint donc une parfaite crucifixion quatre fois par jour, quand ses bras sont perpendiculaires à son corps, à 2h50, 10h10, 14h50 et 22h10).

Au premier étage, dans leur chambre, Patty et Mary en ont déjà leur claque :

— Putain, elle fait chier dès le matin cette conne, vivement l’an prochain que je me casse de cette baraque de merde.

— Ah ouais ? Tu comptes aller où ?

— J’ai parlé au vice-président d’une confrérie néonazie du Michigan sur MySpace, ils veulent bien m’accueillir quand j’aurais atteint la majorité sexuelle. Je peux plus supporter la gueule de con des parents, il me donne envie de vomir.

— Tu devrais pas dire ça, Mary, c’est eux qui pourvoient à tes besoins depuis 18 ans.

— Patty, tu devrais faire attention : quand tu parles on croirait entendre les vieux. Tu vas finir par être comme eux si tu continues.

— Plutôt crever. Tu sais ce que je me demande des fois ?

— Non mais je m’en fous.

— Je me demande qui va péter les plombs en premier dans cette famille de dingues : toi, Paul, Ted ? Ou papa ? Ce serait drôle si c’était lui.

— Ne sous-estime pas maman et Suzy : faut se méfier de l’eau qui dort. Je crois que Suzy a des pulsions sadiques : j’ai trouvé un chaton mort dans les géraniums, à moins qu’il se soit fait hara-kiri je crois bien que c’est elle qui l’a éventré.

Patty ne relève pas ce que vient de lui dire sa sœur, trop préoccupée par ses problèmes du jour ; voyant ce désintérêt manifeste, Mary, en faisant mine de s’appuyer sur le bureau pour faire ses lacets, lui pique un bic rose et le met dans sa poche.

— A propos de sadisme, t’as des idées pour les épreuves d’entrée dans la Fraternité ?

— Les putes de mes deux ?

— C’est les Pures de Dieu ! En fait le nom c’est une couverture, ça me permet de leur faire faire des trucs bien dégueu, comme ça je leur dis que l’humiliation de leur corps participe à l’élévation de leurs âmes, ce genre de conneries que sort papa dans ses sermons. Je fais ce que je veux de ces filles, c’est à la guise de l’imagination.

— Qu’est-ce qui pourrait plaire à ta bande de petites poufiasses anorexiques ? Manger leur caca ? Se faire prendre par des cerfs en rut ? Un tatouage « Heil Hitler » sur le front ?

— Non, là tu vas un peu loin, Mary.

— J’en étais sûre : tu veux jouer à la grande mais toi et moi on n’est pas dans la même catégorie, ma poulette.

Pendant ce temps-là, à l’autre bout du couloir, dans sa chambre, Ted, encore en pyjama, termine sa pesée des sachets de cocaïne avec la balance familiale, en remplacement de la « Playschool » en plastique qui n’est définitivement pas assez précise : il en met deux

dans sa trousse, qu'il met dans une trousse plus grande, puis, par sécurité, dans une troisième et il fourre le tout dans son cartable. Il enfle son pantalon et s'aperçoit qu'il a encore grossi depuis la veille. Il planque son Coran sous le lit et descend l'escalier, en écoutant Eminem sur son lecteur MP3. Sans même regarder sur la table le festin que sa mère a préparé, il lance :

— Ca pue le bacon : je t'ai pas dit que je mange plus de porc ? Y a pas des corn flakes ?

Suzy, après s'être douchée, coiffée — et avoir écouté à toutes les portes et regardé par toutes les serrures — descend elle aussi l'escalier, entre dans la cuisine avec son sourire le plus innocent et glisse discrètement quelque chose dans le sac à dos de Ted :

— Bonjour maman, c'est trop gentil d'avoir fait des pancakes, tu sais que j'adore ça.

Le révérend Bishop entre à son tour après avoir ramassé devant la porte le « Bible Today », le journal catholique quotidien auquel il est abonné gratuitement par la paroisse :

— T'as vu ça Térésa : on dirait qu'on a un nouveau voisin ?

— Où ?

— Juste en face. Je savais que les Stills s'étaient fait expulser la semaine dernière mais je pensais pas que la maison était déjà vendue.

— C'est dommage, ils étaient gentils, surtout elle, tu sais qu'elle avait fait des confitures de rutabaga pour les pauvres à Noël dernier ?

— Térésa, je t'en prie : c'est effectivement un beau geste de sa part mais tu sais comme moi qu'ils vivaient dans le péché, ils se vautraient dans la luxure, se...(en prononçant ce dernier mot, le père Bishop commence à transpirer à grosses gouttes et à rouler des yeux).

— Mike, voyons, ne te mets dans des états pareils.

— Mais ils avaient Internet chez eux, Térésa ! Et en haut débit en plus ! Tu ne comprends pas ! Ils ont vendu leur âme à Satan, SA-TAN !

— Suzy, encore un pancake ? dit Térésa pour changer de conversation. Les filles, finissez votre verre de jus d'orange. Tu pars déjà, Ted ? Prends ton casse-croûte pour midi : je t'ai fais une salade de concombre et des carottes râpées.

— Quoi ? Tu me parles ? (Il enlève ses écouteurs.) Ah, ouais, super.

Ted met le sac en papier dans celui à dos, enfourche mollement son vélo et s'engage sur la route sans dire un mot de plus.

— Mike, ne roule pas trop vite et oblige Suzy à mettre sa ceinture, on n'est jamais trop prudent, j'ai entendu dire que de plus en plus d'handicapés passent leur permis de conduire, ce sont sûrement des gens très bien mais ça fait peur de les savoir au volant.

— Pas de souci, Térésa. (Mike embrasse sa femme sur la joue.) Ah, j'oubliais : tu devrais aller souhaiter la bienvenue au nouveau voisin, l'informer des horaires de la messe et lui proposer de venir à nos lectures de l'Ancien Testament. Fais gaffe quand même : il est peut-être musulman ou pire, juif.

— Mike, je fais quoi s'il est musulman ? demande Térésa terrorisée, elle qui n'en a jamais vu qu'à la télé.

— Tu rentres immédiatement à la maison et tu fermes les fenêtres et les volets, tu te calfeutres à l'intérieur, on n'est jamais trop prudent.

— Oui, oui, pas de problème. Je vais lui apporter des pancakes.

— Bonne idée. Ils sont tellement bons qu'ils calmeraient même un Arabe kamikaze, dit le révérend avant de s'en aller.

Le père Bishop se met au volant de leur voiture familiale, Suzy monte à l'arrière et fait un coucou de la main à sa mère jusqu'à ce qu'ils disparaissent tous deux au coin de la rue.

— Patty, Mary, vous oubliez vos sandwiches, dit Térésa aux deux aînées.

Alors qu'elle regarde les filles partir à pied vers l'arrêt de bus, Térésa se réjouit d'appartenir à une famille si saine et si épanouie — alors que pour elle, comme d'habitude, une longue journée commence.

### La journée de Térésa

La respectable mère de famille jète un œil vers la maison d'en face : un camion de déménagement est stationné à côté d'une vieille Ford Mustang bleu, la porte d'entrée est ouverte, mais elle ne peut voir qu'un déménageur transportant un immense lit. « Ils dorment à combien là-dedans ? » pense-t-elle en refermant la porte. Sous la douche, en attrapant le shampoing « Nectar du Seigneur », elle se surprend à avoir la même question en tête. En sortant de la salle de bain, mieux habillée que d'habitude, elle regarde par la fenêtre du couloir : le camion de déménagement est parti, ne reste que la Mustang bleue.

Deux minutes plus tard, sur le perron du 14 Liberty Street, Térésa, tenant d'une main tremblante son assiette de pancakes, sonne à la porte du nouveau voisin. Alors qu'elle est en train de se recoiffer, la porte s'ouvre brusquement : Térésa sursaute et manque de faire tomber l'assiette, mais une main énorme, noire et poilue, ornée d'une grosse chevalière avec la lettre S la rattrape in extremis, effleurant par ce geste les mains d'une Térésa déjà rougissante.

— Bonjour, je suis la voisine d'en face, je vous apporte des pancakes, ils sont encore tout chauds, j'en fais toujours des tonnes, pourtant j'ai cinq enfants, enfin mon mari et moi on a cinq enfants, mais comme je suis insomniaque je me lève à 6h pour préparer le petit dé...

— Barack Winchester, enchanté, et merci pour les pancakes, si ma femme m'avait fait des pancakes tous les matins je crois que j'aurais réfléchi à deux fois avant de divorcer.

— Ah ? Vous êtes divorcé ?

— Oui.

Un long silence s'installe entre Térésa et le grand black quadra, baraqué, à la coupe afro et au sourire faisant ressortir des dents impeccablement blanches. Le regard de Térésa, qui jusque-là s'était concentré sur son visage, descend sur le reste du corps et elle se rend compte qu'il est torse nu, en caleçon et en sueur.

— Ah, excusez-moi, je ne me suis même pas présentée : Térésa Bishop, mon mari est le pasteur de la paroisse, on habite juste en face, au numéro 12, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas, je suis là toute la journée, je bouge pas.

— On risque de se voir souvent alors Térésa, moi aussi je reste à la maison, je ne travaille pas pour l'instant, lui dit-il avec un sourire enjôleur.

— Oui, oui, pas de problème. Bon, au revoir, à bientôt.

— A bientôt Térésa.

Elle rentre chez elle tout en sentant le regard du voisin dans son dos, qui lui sourit et lui fait un signe de la main avant qu'elle ne referme brutalement la porte.

« Je suis là toute la journée, je bouge pas : n'importe quoi ma pauvre Térésa, qu'est-ce qui t'arrive ? T'as perdu la raison, ma vieille. Quelle idée aussi d'ouvrir la porte dans cette tenue en plein mois de novembre ? En plus je lui ai même pas demandé s'il était protestant, quelle idiote. »

Après avoir passé une bonne partie de la matinée à espionner l'inconnu par toutes les fenêtres de la maison (y compris pendant que sa mère lui parlait de sa cinquième opération des varices au téléphone), Térésa prend conscience qu'elle n'a pas fait les courses et qu'il est trop tard pour se rendre au centre commercial si elle veut être là à 12h10 au retour de Mike et de Suzy qui mangent avec elle comme toujours — et en vingt ans de mariage, elle n'a jamais été prise en défaut, foi de Bishop. C'est donc avec une certaine honte qu'elle décide de ne rien faire et d'observer la maison d'en face par la fenêtre pour vérifier que Barack va bien.

Térésa est occupée à laver la vaisselle du petit déjeuner quand son mari et sa fille, de retour pour le repas du midi, arrivent dans la cuisine.

— Qu'est-ce qu'on mange ? T'as pas encore fait la vaisselle de ce matin ? Mais qu'est-ce qui t'arrive, Térésa ? T'es pas malade au moins ?

— Non, je me sens juste un peu bizarre, ça va passer, je ferai une sieste cette après-midi et ça ira mieux ce soir.

— Je prierai pour toi. On mange quoi sinon ?

— J'ai pas fait de courses alors y a des petits pois mais ils ont pas encore bien décongelés et sinon y a du jambon.

— T'es sûre que t'es pas malade ?

— Mais non.

— Y a pas de pain ?

— Mais non, je te dis que j'ai pas fait de courses, dit-elle au bord des larmes.

— Tu nous ferais pas une ménopause précoce au moins ? Je voudrais que tu me fasses un dernier petit.

— Pour la route ?

— Quoi ?

— Rien. Je vais mettre un rôti au micro-ondes, en espérant qu'il sera plus coopératif que la dinde<sup>1</sup>.

Un quart d'heure plus tard, le révérend s'installe à table avec sa femme et sa fille pour dire les bénédicités. Alors que Mike est au milieu d'une phrase interminable, Suzy pousse un hurlement.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? demande Térésa apeurée.

— Rien, maman, ne t'inquiète pas, je me suis juste souvenue d'un cauchemar que j'ai fait. La mémoire est un processus complexe et incontrôlable : des choses resurgissent quand on s'y attend le moins, pendant les bénédicités par exemple.

Vers les quinze heures, Térésa, de nouveau seule, a sorti tous ses vêtements du placard, et elle tourbillonne en robe lamée argent (achetée en solde il y a quatorze ans sur un coup de tête et jamais mise) dans sa chambre au son de Abba qu'elle a mis à fond sur la chaîne hi-fi. Après une halte à la salle de bain où elle teste différentes coiffures (chignon, tresse), et met du maquillage (rouge, vert, violet), elle revient dans la chambre en beuglant « Dancing queen ». C'est à cet instant précis que la sonnette retentit. Elle descend les marches quatre à quatre, manquant de trébucher à plusieurs reprises, la faute à une robe trop longue,

---

<sup>1</sup> Voir Episode 0 : Thanksgiving.

des talons trop hauts et à ce pauvre W qui a laissé traîné sa hanche en plastique en haut de marches. Elle ouvre la porte et découvre le voisin, Barack Winchester :

— Wah ! Térésa, vous êtes magnifique. Tenez, je vous ramène votre assiette : les pancakes étaient délicieux, vous êtes une cuisinière hors pair, entre autres qualités.

— M...merci, bredouille-t-elle.

— Je les ai tous mangés vous savez, c'est vrai que j'ai un gros...appétit, je suis un homme...vorace, si vous voyez ce que je veux dire.

Il lance un « à bientôt » nonchalant et s'en va, laissant la pauvre Térésa comme deux ronds de flan dans sa ridicule tenue de bal de promo — telle cette godiche de Carrie dans le film éponyme. Elle retourne aussitôt à la fenêtre.

15h02 : un cabriolet rouge se gare devant chez le voisin et une grande blonde en jupe courte et talons aiguilles en sort.

15h12 : une Mercedes noire se gare à côté des deux autres voitures, un couple d'un certain âge en sort.

15h24 : deux voitures et une moto arrivent en même temps : deux couples trentenaires sortent des voitures et un jeune homme brun très grand descend de la moto rutilante.

Epuisée, Térésa, qui a décidé de faire une sieste, s'allonge sur son lit et là toutes les pièces du puzzle se mettent en place dans son esprit : le lit géant, le voisin en caleçon, le gros appétit, tous ces gens. « Mais oui, c'est ça : il fait des films porno en amateur. Cette maison est hantée par un esprit libidineux, il faudrait l'exorciser. »

Térésa se réveille en sursaut. Elle vient de rêver du voisin en grand méchant loup tout nu qui voulait la faire tourner dans un film vraisemblablement zoophile déguisée en petit chaperon rouge. Elle est en retard pour aller chercher Suzy à l'école : elle se démaquille à moitié, met des vêtements plus appropriés à son rang de femme de pasteur et file. En passant en voiture devant chez le voisin, elle se contorsionne pour essayer de le voir et manque de renverser W qui erre sur la route — n'ayant plus le temps de le ramener à l'intérieur, elle le fait monter dans la voiture.

De retour avec Suzy, Térésa s'étonne de ne plus voir aucun véhicule stationner à côté de la Mustang bleu et se demande si elle n'a pas rêvé.

— C'a été à l'école Suzy ?

— Oui, sauf que la maîtresse veut te voir à cause d'un dessin que j'ai fait.

— C'était quoi comme dessin ?

— Une représentation fantasmée et iconoclaste de la tuerie de Colombine.

— Et pourquoi t’as pas fait une maison et un chien comme tout le monde ?

— Je croyais que l’art servait à exorciser les pulsions morbides, mais la maîtresse n’est pas de cet avis. Je me demande si elle est pas un peu bête en plus d’être énorme.

— Oh, Suzy ! Je t’ai déjà dit qu’il fallait pas dire ça des adultes.

— Maman, W a encore vomi dans la voiture, en plus il a perdu sa hanche.

Une heure après, Térésa peut encore sauver la face en confectionnant une tarte maison grâce aux courses qu’a ramenées Paul : Suzy lui passe la balance, sur laquelle se trouve un reste de farine qu’elle incorpore à la pâte. Mike et un clodo sans jambes sont dans le salon quand Mary et une cassos aux cheveux rouges le quittent. Revenant de la cuisine, Suzy caresse W, Paul ouvre une cannette du soda chrétien « Sacred Spirit » et Térésa, éreintée, vient voir les invités pendant que cuit la tarte. Le père Bishop, raide comme un piquet sur le canapé, charentaises aux pieds, interpelle sa femme :

— Alors ce nouveau voisin, c’est un bon chrétien comme nous tous à Patriot City ?

— Je sais pas. Par contre il est Noir.

— Il en faut. Rassure-moi, ce n’est pas un Arabe ?

— Aucune idée, je sais juste qu’il est divorcé et qu’il aime mes pancakes.

— Tu m’avais pas dit que tu lui avais apporté des pancakes.

— Je te dis pas tout.

— En tout cas c’est un pécheur et un réprouvé. On ne nourrit pas un homme qui a brisé les liens sacrés du mariage. Je ne veux plus que tu voies cet homme, Térésa.

— Mais je...

— Bon, on mange quoi ce soir ? dit le pasteur au moment où le téléphone sonne à dix-huit heures quinze précises.

Il est vingt heures et Térésa semble au bout du rouleau : après avoir accompli ses tâches mécaniquement (mettre la table, préparer le repas), elle n’arrive pas à avaler la moindre bouchée et se force à poser des questions à Tiffany sans en écouter les réponses.

Quatre heures du matin : la lumière s’allume dans la maison des Bishop. Térésa se relève, elle a faim : en désespoir de cause, elle ouvre la poubelle et attrape un morceau de tarte dont elle se goinfre. Il lui semble voir le monde différemment. Il y a de la lumière chez le voisin et sur une folle impulsion, elle sort dans le jardin, traverse la rue et se retrouve à trois mètres du palier du 14, le reste d’une part de tarte à la main. Soudain, le système d’arrosage automatique se déclenche : Térésa pousse un cri et part en courant, abandonnant son bout de

tarte et rentrant chez elle complètement trempée. Derrière la fenêtre du premier étage, Barack Winchester a tout vu de la scène.

Le lendemain, à six heures, Térésa est comme toujours la première debout. Vision d'horreur dans l'entrée : le sol est parsemé d'une matière blanche, poussiéreuse, comme de la farine. A côté gît le sac déchiré de Tiffany et W complètement dans les vapes. Térésa se penche pour renifler : ce n'est ni de la farine ni du sucre glace. Elle comprend l'impensable : une droguée a dormi chez eux ! Elle pense tout dire à Mike mais un frisson de terreur l'envahit : c'est W qui a répandu la cocaïne contenue dans le sac, et si le chien a réussi à rentrer, c'est à cause d'elle, hier soir. Comment expliquer ça à son mari ? Sans plus attendre, Térésa attrape le balai pour tout nettoyer en se jurant de ne rien dire à personne.

### La journée de Ted

« Putain de vélo », pense Ted au bout de trois cents mètres à pédaler en cette matinée glaciale. Il s'arrête non loin de la zone industrielle et se dirige vers une zone peu fréquentée où un type pas très regardant loue des containers de huit mètres cube à l'année : il prend sa clé, vire le cadenas et sort de son « coffre géant » un scooter flambant neuf et un casque couvert de flammes. Il y laisse son vélo pourri puis referme le container abritant des pains de coke pour plusieurs briques, quelques armes à feu, des centaines de munitions, une vingtaine de grenades, un fusil d'assaut, un gilet pare-balles et les vieux jouets qu'il ne l'intéressaient plus mais qu'il ne voulait pas vendre à des ploucs. Dix minutes plus tard, il gare l'engin dans une ruelle à deux cents mètres du collège et finit le chemin à pied.

La journée de l'apprenti dealer de douze ans au collège est on ne peut plus calme : des discussions à base de « tranquille, t'as vu » se succèdent tout comme les cours inintéressants où il feuillette ses bouquins remplis de pages photocopiées du Coran et de photos découpées dans les magazines pornos de Paul (Ted a tous ses livres d'école en double, les premiers, achetés par ses parents, qu'il ramène à la maison, les seconds, achetés par lui sous un faux nom et truffés de ces « améliorations » pour passer le temps, se trouvent dans son casier, ce qui l'oblige chaque matin et chaque soir à accomplir l'échange). Il vend quelques ecstas et de la coke à la récréation ; à midi, il retrouve sa place d'aide dans les cuisines, son rôle se limitant à mélanger systématiquement au sucre des desserts un peu de cocaïne — moyen de fidéliser le client. Après le déjeuner — et avoir craché dans le plateau repas d'à peu près tous ses camarades de classe —, Ted bénéficie de sa tranche horaire favorite pour dealer aux

abords du collègue. Dans la ruelle derrière le bar adjacent, il surprend un type sans jambes dans une caisse en bois qui vomit sa tequila dans les poubelles.

— Eh mec, ça va comme tu veux ?

— Ouais, c'est ça, t'as raison, dit le type, un latino barbu et dépenaillé en tenue militaire, en se tournant vers lui.

— Qu'est-ce qu'est arrivé à tes jambes ?

— La guerre, mon pote, la putain de guerre. J'ai fait l'Irak, moi.

— Ils sont comment les Irakiens ?

— Des enculés.

— Et les G.I. ?

— Des enculés.

— Ecoute, mon pote, tu sais ce que je ferais si j'avais plus de pattes comme toi ?

— Non.

— Je me défoncerais comme le dernier des bâtards, t'as vu. T'as du bol, j'ai tout ce que tu veux, dit Ted en ouvrant son anorak dont le revers est émaillé de petits sachets de poudres et de pilules colorées.

— J'sais pas trop...

— Allez, j't'ai à la bonne, mec, j'vais te filer du Furioso 4000, version 2.0 déboguée, la première faisait fondre les tympanes et décoller les ongles de pied, au moins t'auras pas ce problème, m'enfin t'inquiète, c'est sans souci. Tu me paieras plus tard, là c'est pour moi.

Le latino avale d'un coup deux gélules et reste sans réaction.

— Et mec, t'es avec moi ? Oh oh, mon pote, c'est quoi ton foutu blaze ? T'es décalqué ou quoi ? Putain, l'embrouille ! s'exclame Ted en voyant un coulis rosâtre dégouliner des oreilles du clodo.

Il lui a filé par erreur la version 1.0 non déboguée — un client de perdu, dix de retrouvés. Jugeant la situation limite-limite, Ted se casse fissa. Le reste de la journée est plus calme : les autres gosses l'appellent « Bouboule », « Sauvez Willy » ou « Jabba le Hutt », il en tabasse deux ou trois en douce, les plus maigres, et va discrètement dans les toilettes des filles pour récupérer les enregistrements de sa mini-caméra en fibre optique planquée dans un carreau mural subtilement percé. A seize heures, les cours sont finis : Ted flanque une tannée à un rouquin en guise d'au revoir — il déteste les roux —, va jusqu'à son scooter flambant neuf et retourne à la zone industrielle pour remettre la machine en sécurité dans le container.

Il trouve l'intérieur bizarre. Quelque chose a changé. Ted regarde avec attention mais ne voit pas : les drapeaux du Hamas sont là, les posters géants des Twins Towers en flammes aussi, ses armes, ses munitions, les cinquante kilos de cocaïne amoncelés dans un angle en petits pains rectangulaires — rien ne manque. Il a pourtant l'impression que quelqu'un est venu. Il rattrape ses prières de la journée qu'il n'a pas pu faire, s'envoie un rail ou deux avant de consulter avec intérêt un article sur le faisan dans une revue pour adultes toujours prise à son frère aîné qui les cachait décidément bien mal. Ted a dit aux parents qu'il finissait à dix-sept heures : le moment venu, il s'apprête à partir quand il remarque un peu de coke tombée par terre : il se baisse, mouille son doigt et s'en cure les gencives — il s'aperçoit alors que c'est de la farine. De la farine. Merde. Comment c'est possible ? N'ayant plus le temps pour élucider ce mystère, Ted ferme le container, se résout à quitter l'endroit avec une étrange impression et reprend son vélo pourri.

A son retour à la maison, Ted s'enfile une bâfrée de céréales puis s'étale devant la télé comme une grosse patate de divan, jusqu'au retour de son père, accompagné par un type qui lui dit quelque chose : c'est le clodo sans pattes croisé plus tôt dans la journée. Ce cave s'appelle Bobby. Au moment où il va aux toilettes dans sa petite caisse à roulettes, Ted le suit et le coince dans le couloir.

— Et mec, t'as intérêt à la boucler, t'as vu !

— Quoi ?

— Dis rien à propos de tout à l'heure.

— A propos de quoi ? J'ai fait la guerre en Irak moi, toi t'es qui, putain ?

— Tu te rappelles pas ?

— J'ai mal au crâne, fous-moi la paix, ok ?

Bobby s'éloigne dans sa caisse qui grince, alors que Ted se réjouit de constater que le Furioso 4000 peut aussi fondre les neurones d'un pauvre bougre estropié.

A la fin du repas, Térésa amène une superbe tarte dont il manque un bout : c'est que Ted, fidèle à son habitude, en a mangé un morceau avant tout le monde. Or, il reconnaît nettement les sensations qui l'envahissent : il a l'impression d'être défoncé mais il n'a rien pris. Sortant du coaltar, il comprend tout en voyant W, à qui il a donné un morceau, en train de bondir à tout va, les yeux injectés de sang : il devait y avoir un peu de coke quasi pure sur la balance, sa mère a dû croire que c'était de la farine et la mettre dans la tarte !

— Je vais servir, dit-il en attrapant le dessert que personne ne doit manger sous peine de découvrir son secret.

Avec la grâce d'un jeune phoque handicapé, Ted fait exprès de dérapier sur la caisse à roulettes de Bobby et envoie la tarte s'écraser par terre.

— Désolé, fait-il d'un air innocent, maintenant on va être obligé de la jeter.

Vingt-trois heures, extinction des feux chez les Bishop : dans sa chambre qu'il partage pour l'occasion avec Tiffany, Ted est saisi d'un doute — et si quelqu'un connaissait sa planque ? Cette histoire de farine n'est pas très nette, mais comment est-ce que... Il se lève d'un bond, allume sa lampe de chevet et fouille son sac à dos de fond en comble : dans un repli de la poche extérieure, il trouve un petit émetteur qui n'est pas là par hasard. Un mouchard. On l'avait suivi à la trace. C'était forcément un de ses frères et sœurs.

« Vous perdez rien pour attendre, bande de crevures », pense-t-il en se recouchant.

### La journée de Suzy

A peine la voiture a-t-elle démarré que Mike Bishop, en passant devant le 14 Liberty Street, dit à sa benjamine :

— T'as vu Suzy, on dirait qu'on a un nouveau voisin, avec un peu de chance il aura une petite fille et ça te fera une copine pour jouer.

— J'en ai plein déjà des « copines pour jouer ».

Suzy ne dit pas un mot pendant tout le reste du trajet, se contentant de regarder par la fenêtre, absorbée dans ses pensées.

— Ca te dérange si je mets du chant grégorien, ça me détend ?

Il est dix heures et demie dans la cour de récréation de l'école publique George Washington. Dans un coin isolé, Suzy oblige Choukrane, sa soi-disant meilleure amie turkmène et handicapée, à avaler une fourmi :

— Mange, Choukrane, c'est plein de vitamines, ça va faire repousser ta main.

— Tu crois que ma main peut repousser ?

— Bien sûr, si je te le dis, tu dois me croire. Tous les enfants mangent des fourmis en Amérique, si tu veux t'intégrer il faut que tu fasses ce que je te dis, sinon je vais chercher un policier et tu vas rentrer dans ton pays de pauvres coupeurs de mains.

Effrayée, la gamine s'exécute et semble apprécier la fourmi au point d'en manger deux autres de sa propre initiative.

Cinq minutes plus tard, la Neuvième Symphonie de Beethoven résonne dans la poche de Suzy alors qu'elle est en rang avec ses camarades, prête à rentrer en classe :

— Allô ?

— Salut Suzy, c'est Paul, ton frère.

— Oui, je me doutais que c'était pas Paul Newman.

— Le catcheur ? Bon, peu importe, t'as fait ce que je t'avais dit ?

— Tu parles du sac à dos de notre frère ?

— Ouais, c'est ça, le putain de sac miteux de cette ordure obèse de Ted.

— C'a été fait. N'oublie pas ta part du boulot.

— T'inquiète, j'te filerais l'adresse en rentrant. A plus, Suzy.

La fillette raccroche alors que Mrs Hugel fait rentrer les petits enfants américains encore tout excités par les jeux de la récréation comme la marelle massacreuse, le foulard étrangleur ou le cache-trap de Bagdad, où un gosse avec une écharpe sur le visage pour se déguiser en Saddam Hussein se cache, les autres gamins ayant le droit de le lyncher avec de petits cailloux une fois qu'il est découvert. De retour en classe, c'est l'heure de l'atelier peinture, florilège d'ignobles croûtes exécutées sous la férule de l'énorme Mrs Hugel.

— Je reviens dans deux minutes les enfants, pas de bêtises, dit-elle soudain avec empressement.

Pendant que la maîtresse quitte sa classe pour aller vomir quelques cheeseburgers, Suzy se lève et s'approche de Choukrane qui est en train de peindre un chien à trois pattes d'une horrible couleur caca d'oie.

— Choukrane, mange cette peinture, mange cette peinture ou je suis plus ta copine.

— Mais ça se mange pas la peinture.

— Si. Mange. Je suis ta seule copine, alors si tu veux encore avoir quelqu'un avec qui jouer, t'as intérêt à le faire : commence par le rose, ça sera plus facile, on dirait un bonbon.

La gamine s'exécute, au grand dégoût de ses camarades qui n'essaient pas pour autant de l'en empêcher.

Son père est venu la chercher à l'école comme tous les midis, Suzy est assise à la table et regarde le rôti fumant. Sa mère semble bouleversée ; elle a oublié de faire les courses. Le père Bishop entame les bénédicités. Au bout de quelques secondes d'un discours inepte, Suzy voit le visage sanguinolent de sa mère ravagé par un coup de carabine 22 long rifle, son père, hagard retournant l'arme contre lui et se tirant une balle dans la bouche. Elle pousse un hurlement et se retrouve le regard plongé dans le rôti pas cuit qui baigne dans une flaque de sang où surnagent quelques petits pois encore à moitié congelés.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? demande Térésa apeurée.

Le déjeuner est terminé, mais Suzy est encore éblouie par sa vision durant les bénédicités. Alors que son père la ramène à l'école, elle lui demande :

— Papa, t'as pas trouvé qu'elle avait l'air bizarre, maman ?

— Non, elle est juste fatiguée c'est tout, faut pas s'inquiéter.

— Ouais, c'est ce que pensait le mari de Virginia Woolf le matin du jour où elle s'est noyée dans une mare les poches pleines de cailloux.

— Suzy, je crois qu'il va être temps qu'on t'emmène voir un docteur.

— Un psychologue diplômé en pédiatrie, tu veux dire ?

— Oui, c'est ça.

Seize heures passées dans la salle de classe. On dessine. Suzy s'ennuie profondément, alors elle taille ses crayons et les plante dans la cuisse de sa voisine Choukrane. Celle-ci ne dit rien, Suzy ayant juré de crever les yeux de sa petite sœur avec les mêmes crayons s'il lui prenait l'envie de l'ouvrir. Mrs Huges, semblable à une montgolfière humaine dans sa volumineuse robe rouge, fait le tour des tables jusqu'à la benjamine des Bishop.

— Qu'est-ce que c'est que tu as dessiné, Suzy ? C'est pas un pistolet quand même ? Tout ce rouge, c'est du sang ? Et ce garçon, c'est qui ?

— Je suis en train de livrer ma vision personnelle d'enfant influencée par une société ultra-violente où le tapage médiatique le plus sordide fait la loi. C'est le massacre de Colombine : ressemblant, non ?

— Donne-moi ça et fais en un autre, et tu diras à ta maman que je veux la voir d'urgence, répond la maîtresse horrifiée en lui arrachant la feuille des mains.

L'école est enfin finie. Térésa, venue chercher sa fille, l'attend dans la voiture en piochant nerveusement dans son paquet de chips. Suzy sort en courant, dit au revoir à Choukrane qui se tient la cuisse et s'engouffre dans la voiture.

— Ca va ma ché...

— Démarre, maman, démarre.

— Attends, tu pourrais me faire un bisou quand même.

— Démarre, répète la petite fille en s'imaginant dans un film policier.

Au moment où Térésa allait démarrer, une jeune femme obèse en robe moche et vieilles baskets usées tape à la vitre de Térésa.

— Madame Bishop, je voulais justement vous parler à propos de Suzy.

— Ecoutez, ça tombe mal, j'ai pas le temps, on est en retard, on doit faire des courses, y a plus rien à manger dans notre frigo, on verra ça une autre fois.

— Mais je...

— Bonne soirée, dit Térésa en tournant la clé du contact, tandis que Suzy fait une imperceptible grimace à Mrs Huge.

Une heure plus tard, grâce aux courses faites par Paul qui discute avec son père dans le canapé du salon, Térésa cherche partout sa balance pour peser la farine en vue de faire une tarte aux myrtilles « pour se faire pardonner la catastrophe du repas du midi ».

— Suzy, va demander à ton frère la balance, il me l'avait empruntée pour peser des bonbons pour un anniversaire à l'école.

— D'accord, j'y vais.

La fillette se poste devant la chambre de son frère, regarde par la serrure et le voit sur un tapis, à quatre pattes face au mur en train de faire des drôles de mouvements en émettant des drôles de bruits, comme un râle étouffé. Intriguée, elle l'observe un moment avant de se décider à frapper. Il vient lui ouvrir et retourne précipitamment vers le lit sans avoir le temps de cacher son exemplaire du Coran.

— Alors c'est ça ? Je croyais que t'étais encore en train de te tripoter mais non, c'est pire, tu priais Allah. Je me demande ce que papa en penserait s'il savait. A mon avis, ça lui ferait pas plaisir, il t'enverrait peut-être chez le psy toi aussi.

— Ferme ta gueule, connasse.

— La violence verbale ne te mènera nulle part, tu sais.

— J'ai pas besoin qu'une putain de gosse comme toi me fasse la morale. Qu'est-ce tu veux ?

— La balance.

— Sur le bureau, prends-là et tire-toi.

— J'ai un marché à te proposer : je dis rien pour le Coran et tu dissuades les parents de m'envoyer chez le psy. Ca marche ?

— Ouais, on n'a qu'à faire ça. Maintenant barre-toi, j'ai des trucs à faire, t'as vu.

Suzy s'exécute avec un sourire en remarquant des résidus de poudre blanche sur la balance, croise dans l'escalier Patty qui monte dans sa chambre avec une énorme poche de glace sur son oeil au beurre noir et se dirige vers la cuisine quand Paul lui glisse un papier dans la poche en passant. Mary est à la porte : elle fait rentrer une fille qui ressemble à une clodo que Suzy n'a jamais vue. Dans le salon, il y a déjà un clodo cul-de-jatte posé dans un fauteuil qui subit un sermon lénifiant du père Bishop. Au bout de quelques minutes, la tarte

étant en train de cuire, Térésa arrive dans le salon — elle discute brièvement avec son mari quand le téléphone sonne.

Vers les dix-neuf heures, nouvelle sonnerie inopinée : Térésa, claquée par sa journée et le départ tonitruant de Paul, envoie Suzy répondre.

— Je crois que c'est Mrs Hüge, ma maîtresse, dit Suzy.

Térésa s'empare du téléphone :

— Quoi encore, vous faites chier, c'est pas le moment, merde, on se parlera demain, dit-elle avant de raccrocher brusquement. J'ai pas été trop sèche au moins ? demande-t-elle à Suzy.

— Oh non, elle risque juste de te conseiller d'aller voir un psy toi aussi.

— Ben on ira tous ensemble alors, toute la famille Bishop, dit-elle avant d'éclater de rire, puis en sanglots, réconfortée par le cul-de-jatte à la dentition douteuse.

Des heures ont passé : après que sa mère soit venue la border, Suzy rallume la lumière, s'assoit à son bureau, écrit dans son journal « A midi, encore une vision, à cause du rôti je crois. » Puis elle referme son journal avec le cadenas et met la clé dans une boîte cachée au fond d'un vieux cartable dans la penderie. A son grand étonnement, elle y trouve un mot de menace écrit au bic rose : « Je sait ce que tu fait aux chats. Arrête de te faire passer pour la gentille petite fille ou je dit tout aux parents. Demain, tu va planté W au couteau devant eux sinon je te détruis. » L'écriture de Patty — et ses fautes d'orthographe. La salope. Suzy mange le mot et referme la boîte qui contient quelque chose d'autre commençant à dégager une odeur nauséabonde : un chaton mort. La fillette étudie en ce moment la décomposition des corps et trouve ça on ne peut plus instructif.

« Le moment venu, tout ça me sera très utile », pense-t-elle en éteignant la lumière.

### La journée de Paul

— T'es vraiment qu'un loser doublé d'un sale con !

— Mais ma puce c'est pas ma faute si t'es moche le matin : ces choses-là, ça se commande pas, c'est tout, répond Paul à sa copine Bridget, 43 ans, pour justifier sa mollesse musculaire matinale.

Elle lui balance à la gueule le dernier Barbara Cartland volé à la bibliothèque qu'elle conservait sur sa table de nuit et Paul, piteux, en slip et tee-shirt « Kill the Cops », dégage manu militari. La journée s'annonce chargée : entre la fac, le loyer à encaisser et sa petite combine avec Suzy pour renflouer son compte en banque, il a du pain sur la planche. Il va

pisser et revient dans la cuisine où la gosse de quatre ans de Bridget dont il ne se rappelle plus le prénom regarde déjà les dessins animés. Il attrape un bol, le paquet de céréales au miel et voit avec horreur qu'il n'y en a pas pour deux : il en verse un fond misérable dans le bol de la petite et bouffe le reste à même le paquet comme le dernier des chacals. Après quoi, il prend dans le placard trois sachets de farine, un moule rectangulaire et du papier cellophane qu'il met dans son sac et se casse aussitôt en hurlant :

— J'y vais ma puce, à ce soir !

— Ouais, c'est ça : si tu ramènes pas de quoi bouffer, je t'ouvre pas ! menace-t-elle depuis la salle de bain.

— Quelle emmerdeuse, murmure-t-il en claquant la porte.

Après avoir passé la matinée à glander à la bibliothèque de la fac pour regarder les filles en string qui monte aux escabeaux afin d'attraper les livres en hauteur — et en repérer quelques-unes susceptibles de rejoindre l'agence de call-girls qu'il envisage de monter —, Paul décide de passer aux choses sérieuses. Il appelle sa sœur Suzy depuis les toilettes, qui confirme avoir joué son rôle : mettre un mouchard dans le sac de Ted pour savoir où ce petit fumier cache son pèze et sa dope. Grâce à l'enregistrement du parcours de Ted depuis le matin lisible via un traceur portatif, il est à peine onze heures quand Paul arrive dans un endroit où il n'a jamais mis les pieds, près de la zone industrielle. D'après la machine, son frère est au collège : il a donc tout son temps pour suivre les indications fournies par le traceur et retrouver le container qui lui appartient. Le cadenas croché, Paul pénètre dans l'antre de son dealer de frère : il découvre un arsenal digne de la Troisième Guerre du Golfe, pas mal de coke mais pas de fric. Merde. Tant pis pour l'argent : Paul sort de son sac en bandoulière la farine et le moule rectangulaire, fabriquant de jolis pains enrobés de cellophane qu'il échange avec ceux de cocaïne. Il en prend une dizaine dans son sac, remballe le matos et s'en va avec la satisfaction du devoir accompli — sans voir qu'il a fait tomber un peu de farine par terre.

Après avoir taxé un jeune républicain fan du père Bishop pour grailler gratis au resto U, Paul s'attaque au morceau de résistance de sa journée : encaisser le blé de l'appartement payé par ses parents qu'il sous-loue à des Yougoslaves en situation irrégulière sûrement proxénètes. Vers les quatorze heures, Paul n'est plus très loin de l'immeuble en question quand il aperçoit sa sœur Mary et une fille fringuée comme un sac en train de discuter devant un kebab. Il commence à les filmer au portable quand elles s'embrassent — une vidéo qui vaudra cher. Une fois sa sœur partie, il décide de suivre l'inconnue — à fins professionnelles évidemment, en vue de sa future agence de call-girls. Il la piste sur deux rues mais elle

disparaît à un croisement ; dépité, Paul se rabat sur son appart' au troisième étage d'une résidence haut de gamme. L'angoisse le saisit devant la 307 : de la fumée filtre sous la porte — les Yougos y ont pas foutu le feu quand même ? Paul rentre horrifié et l'est encore plus quand il voit une demi-douzaine de zigs torse nu en train de faire un barbecue.

— C'est quoi ce bordel ?

— C'est bon, ça va, c'est repas, manger pour nous, pour toi si tu veux, pas de problème, lui répond Youri, le chef de meute.

— Non, j'en veux pas, puis c'est quoi d'abord, du mouton ? Attendez, y'a encore le collier qui pendouille : vous bouffez du chien ?

— Non, non, c'est viande supermarché, très bon, très bon manger...

— J'm'en fous, j'suis pas de la S.P.A. Aboule le fric, j'ai pas que ça à faire.

— Ok, ok, ça va, c'est pas de problème, dit Youri en attrapant avec sa pique pleine de graisse une liasse de billets.

— Eh, il manque pas deux cents dollars peut-être ? Tu me prends pour une bille ?

— Je sais, argent difficile à gagner, je te paye en chiens si tu veux...

— Tu sais quoi, j'vais repasser la semaine prochaine pour le reste, ok ? dit Paul pas très rassuré par ses hôtes. A dans huit jours, et faites pas tout flamber, putain !

Paul fourre le fric dans son sac déjà rempli de la cocaïne piquée à son frère et sort au bord de l'asphyxie ; il croise en descendant les marches une vieille rombière à bigoudis cherchant son chien Dick — si elle savait —, revient au rez-de-chaussée et s'apprête à sortir quand il reçoit un violent coup sur la tête par derrière.

A son réveil un quart d'heure plus tard, Paul a été traîné dans l'ombre derrière l'escalier. Il a mal partout mais, son slip intact, il en conclut qu'il n'a pas été violé. Qu'est-ce qui s'est passé ? Les Yougos l'ont attaqué en traître ? A moins que ce soit un coup de la vieille dont le clebs a terminé en steak ? Massant la bosse de son crâne, il inspecte son sac et comprend qu'on lui a volé sa thune, la cocaïne et le traceur électronique. Ne reste qu'un moule, du cellophane et des paquets de farine vides ; dans un ultime geste de bonté, son agresseur a également laissé un billet de dix dollars. Impossible d'appeler les flics si c'est les Yougos, sinon il faudra leur expliquer pour la sous-location. Quelle merde, pense Paul avant de se barrer.

Après toutes ces aventures, Paul retourne dans la maison familiale chargé des courses que lui a demandé de faire sa sœur, avec dans son sac deux paquets de farine pour Bridget qu'il a dérobé au centre commercial en les calant sur ses fesses de maigrichon. Il pose tout sur

la table de la cuisine, embrasse sa mère qui n'a pas l'air dans son assiette et fait un clin d'œil à Suzy. Dans le salon, son père discute avec un clodo sans jambes.

— Bonjour Monsieur, je suis Paul, dit-il en lui tendant la main.

— J'ai fait la guerre moi putain, la foutue guerre, tu vois, l'Irak, Bagdad, la putain de merde qui pisse le sang, tu piges ?

— Euh, oui, je crois. Papa ?

— C'est Bobby, un jeune défavorisé que j'avais essayé de remettre sur le droit chemin jadis.

— Ca a bien marché. C'est pas lui qui t'avait volé ton break ?

— Si, mais ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que nous l'aidions avec tout notre amour dans la foi du Christ.

— J'ai fait la guerre moi, putain ! hurle soudain Bobby en attrapant Paul par le col.

— Papa, on pourrait parler ? dit-il en se dégageant.

— Je t'écoute.

— J'ai des projets, j'aimerais moi aussi participer à la grandeur de notre fière nation, je voudrais être chef d'entreprise, diriger des hommes, les guider, un peu comme Jésus avec ses apôtres, si on y réfléchit le miracle des noces de Cana c'était ni plus ni moins qu'un business axé sur le vignoble et la boulangerie/pâtisserie.

— C'est tout ce que je te souhaite, mon fils.

— En parlant de ça, j'aurais besoin d'un pécule de départ pour subvenir aux premiers frais de mise en route et...

La discussion est interrompue par le retour de Patty avec un cocard à l'œil droit. Il y a des pleurs dans la cuisine et l'on sonne à la porte : quand Paul se décide à aller voir, Patty part dans sa chambre avec une poche de glace sur le visage, Mary ouvre la porte à la fille qu'il a suivie en vain dans l'après-midi et Suzy descend l'escalier en tenant une balance — il lui glisse dans la poche l'adresse de la planque de Ted, comme convenu. Il s'ouvre une cannette de soda et revient dans le salon quand le téléphone sonne à dix-huit heures quinze précises. Son père décroche.

— Ici le révérend Bishop.

— Bonsoir Monsieur, je suis Spencer Tweedman, le Doyen de l'Université Catholique d'Arts Appliqués. J'ai le regret de vous apprendre que votre fils Paul n'a plus assisté aux cours depuis trois mois : est-il souffrant ?

— Absolument pas, Monsieur, répond Mike en jetant un regard noir à son fils. Je vais régler ça avec lui. Merci de m’avoit prévenu.

— C’est la moindre des choses, mon révérend. A dimanche, j’espère que vous ferez votre chanson si entraînante pour nos braves soldats en guerre contre l’Axe du mal.

— Je la ferai. A dimanche, dit le père Bishop.

Il se tourne d’un geste lent et solennel vers son fils aîné :

— Paul ?

— Oui, papa, t’as réfléchi pour mon pécule...

— Paul, cette maison est celle du Seigneur, de l’honnêteté et de l’humilité. Or, je viens d’apprendre que tu as manqué de nombreux cours à la faculté ce semestre. Tu nous as menti, à ta mère et à moi, tu as fait de la peine à tes frères et sœurs qui t’admirent plus que tout et surtout tu t’es trompé toi-même. Tu as trahi notre confiance, Paul, en conséquence de quoi je vais te demander de partir pour que tu fasses le point sur ta vie, tes projets, et que tu mettes bien les choses au clair dans ton esprit. Je prierais pour toi ce soir.

— Tu me mets dehors ?

— Je prierais pour toi ce soir.

— Attends, tu me vires alors que tu fais venir ici les pires rebus de la société ? dit Paul, qui recule vers la sortie en pointant du doigt Bobby et Tiffany confortablement installés dans le canapé du salon.

— Je prierais pour toi ce soir, conclut le père Bishop, inflexible, en fermant la porte au nez de son fils dévoyé.

Une demi-heure d’errance mélancolique plus tard, Paul est devant la porte de Bridget avec dans les mains les deux sacs de farine pris en lousdé au centre commercial.

— Ouvre, bibiche, c’est moi !

— T’as apporté de quoi manger ?

— Oui, j’ai de la farine.

— De la farine ? Qu’est-ce tu veux que ça me foute, tu crois que je vais te faire une tarte ? Tu m’as prise pour ta mère, connard !

— Mais ma puce...

— Dégage, loser ! répond Bridget en tournant les trois verrous.

De rage, Paul explose les deux sacs de farine sur la porte et se tire pour aller finir la soirée dans un strip-club transsexuel ouvert sur présentation d’un passe à l’année — qu’il a

bien fait de prendre à l'époque où il avait du blé — avant d'aller dormir dans la voiture de Bridget dont une portière ne ferme pas mais qui est trop merdique pour qu'on la vole.

### La journée de Patty

Après avoir quitté la maison, à l'arrêt de bus « In God we trust », Patty et Mary jettent ensemble leurs sandwichs dans la poubelle puis se séparent comme tous les matins. La première monte dans le bus, alors que la seconde part à pied dans la direction du ghetto chinois, les deux sœurs n'échangeant pas un mot. Patty s'installe à l'arrière du bus où elle a sa place « réservée » : elle sort une mini-jupe en cuir de son sac et l'enfile par-dessus son jean avant d'enlever celui-ci. « Merde, j'ai pas eu le temps de préparer mes anti-sèches pour l'interro de physique, va falloir convaincre cette pétasse de Dorothy de me laisser copier » pense-t-elle.

Vers les dix heures, une fois l'interro terminée en menaçant sa voisine de représailles sévères pour qu'elles échangent leurs copies, Patty phosphore en cours de maths pour trouver des idées bétons renforçant le prestige de la Fraternité. Pendant que le prof — un trentenaire affublé d'un début de calvitie et de lunettes à triple foyer — dessine au tableau la courbe de la fonction  $2ax+b$ , Patty dresse la liste des épreuves auxquelles devront se soumettre les filles : « 1. Boire un litre d'eau des toilettes ; 2. Embrasser le prof de maths (ou mieux si possible) ; 3. Manger cinq hamburgers d'affilée sans les vomir ». Songeant à la remarque de sa sœur, elle barre 2 (trop mièvre) et le remplace par 3 (dégueulasse en perspective).

Le cours fini, Patty a une heure à passer en salle d'étude. Une réflexion lui apparaît : des trois « grands » de la famille, ceux qui pourront récolter fric et avantages des parents, elle est en deuxième position. Mary se fera chopper tôt ou tard pour ses bagarres et ses tatouages de nazillonne à la masse, mais Paul, à l'université, a encore la faveur des vieux. « Je suis sûre qu'il y va jamais en plus », pense-t-elle, ce qui lui donne une idée. Elle appelle les renseignements, demande le numéro de l'université de son père et appelle :

— Université Catholique d'Arts Appliqués, bonjour, que puis-je pour vous ? répond une voix féminine stridente.

— Bonjour, dit-elle en essayant d'imiter sa mère (soit en prenant une voix fatiguée de dépressive chronique). Je suis Madame Bishop, la femme du révérend. Mon fils Paul est inscrit chez vous et j'aurais souhaité avoir des renseignements sur ses résultats et son assiduité.

— Seul le Doyen peut délivrer ces informations, Madame, il ne sera là que cette après-midi.

— C'est un ami de mon mari, invente Patty en étant certaine que ce vieux schnoque devait aller à la messe comme tous les cons de Patriot City. Pouvez-vous lui dire de rappeler chez moi ce soir, vers les dix-huit heures quinze ? dit-elle en cherchant un horaire où son père serait là.

— Bien Madame, je lui ferais la commission. Au revoir.

— Au revoir, jubile Patty en raccrochant.

Une heure après, dans la file pour la cantine, elle croise sa sœur Mary qui sort du réfectoire ; elle fait semblant de ne pas la voir mais elle l'interpelle :

— Le repas d'aujourd'hui, c'est une bonne épreuve pour tes amies poufiasses.

— Merci du tuyau.

— File-moi une de tes copies.

— Pour quoi faire ?

— T'occupe. Dépêche ou je te savate devant tout le monde, sale pute.

Patty obéit, lui tendant un immonde brouillon bourré de fautes d'orthographe fait pour un devoir de Lettres où elle avait eu seize en menaçant la fille la plus brillante de la classe de l'exciser au cutter si elle ne faisait pas le travail à sa place. Une fois Mary éloignée de quelques pas, les amies de Patty lui disent :

— Tu la connais cette...chose ?

— Vaguement.

— Menteuse, ma sœur est dans sa classe, elle dit qu'elle s'appelle Bishop, c'est ta sœur ?

— Ca va pas la tête : c'est une cousine éloignée du côté de mon père, on se voit jamais, elle me parle mais moi je lui parle pas, j'aime pas son genre.

— Ouais, t'as raison, elle craint drôlement.

Après déjeuner, Patty a tout juste le temps d'aller au supermarché du coin pour faire quelques achats en vue des épreuves de la Fraternité. A seize heures, dans la cour de récréation du lycée, un groupe de six filles est réuni autour d'elle :

— Mesdemoiselles, je déclare ouverte les épreuves d'entrée dans la confrérie des Pures de Dieu. Ca va se dérouler sur plusieurs jours, ça commence maintenant avec un premier test éliminatoire.

— Ca veut dire quoi « éliminatoire » ?

— Ca veut dire que si tu y arrives pas, tu dégages.

— Ok, il faut faire quoi ?

— Si vous voulez vous rapprocher de Dieu, de sa puissance et de sa bonté, vous devez faire abstraction de tout et vous comportez comme les plus humbles de ses créatures, dit Patty en sortant six gamelles en plastique de son sac. Vous allez manger sans les mains cette délicieuse pâtée, continue-t-elle en brandissant fièrement une extra-boîte de « Doggy Doggy » à la volaille et au thon séché.

— C'est dégueu !

— Faut savoir ce que tu veux, ma vieille : tu veux être dans le groupe, oui ou non ? C'est toi qui vois mais si tu veux être dans le groupe il faut le mériter, faut faire tes preuves. Je suis cheerleader, déléguée de classe, directrice en chef du journal de l'école et présidente de l'Association pour la Virginité jusqu'au Mariage, je sais ce qui est bon pour vous.

Au moment où les six greluches vont entamer leur « goûter », une horde de Noires en furie les entoure, certaines avec des bleus, des traces de griffures ou les habits déchirés.

— C'est toi, Patty Bishop ? dit Geena, la leadeuse de la bande.

— Oui oui, c'est elle, disent en chœur les autres filles au grand désespoir de Patty.

— Tu vas voir qui c'est les pauvres tarées qui se lèchent le cul, connasse. On a un cadeau pour toi, de la part de ta frangine.

Sur ces bonnes paroles, Patty n'a pas le temps de se justifier qu'elle se prend un direct du droit dans l'œil ; les filles se mettent à hurler ; les Black Tigress les cognent sans pitié ; le « Doggy Doggy » vole dans les airs ; les coups de gamelle pleuvent ; les Pure de Dieu sont en déroute ; Patty et ses « amies », étendues par terre, pleurnichent pendant que les impitoyables tigresses leur crachent dessus et s'en vont en rigolant.

A dix-sept heures quinze, Patty, qui a remis sa tenue plus propre de Bishop, est dans le bus qui la ramène chez elle, avec ses lunettes noires pour cacher la tuméfaction de son œil droit ; son téléphone sonne, ou plutôt la voix du pape prononçant son sacrement Urbi et Orbi résonne et elle attrape son portable :

— Allô ?

— Patty, c'est ta mère qui te demande, enfin je te demande, d'aller au centre commercial acheter quelques trucs.

— Au centre commercial ? Sans la voiture ?

— Le bus passe devant.

— Oui mais personne fait les courses à pied, j'aurai l'air d'une clocharde !

— Note ce qu'il faut : farine, œufs, myrtilles surgelées, corned beef, beurre de cacahuète, un litre de lait et des corn flakes.

— Mais comment je vais porter tout ça ?

— T'as deux bras, non ? Sers t'en.

— Maman, t'es sûre que ça va, t'as pas l'air dans ton état normal ? demande Patty alors que Téréssa a déjà raccroché.

Pas question de sortir avec cet œil au beurre noir : elle appelle son frère illico.

— Paul, c'est Patty, tu peux me rendre un service ?

— Non, répond son frère aîné, qui fait les cent pas autour de l'immeuble des Yougoslaves pour retrouver son agresseur.

— C'est un bon plan pour toi, t'auras une excuse pour venir manger à la maison ce soir. Il faut que tu passes au centre commercial acheter des trucs pour maman.

— D'accord, donne-moi la liste.

Patty met presque une heure avant de retourner chez elle, après avoir essayé de cacher son bleu par tous les maquillages possibles : elle décide finalement de rentrer et de profiter du tabassage en règle dont elle a été victime. Quand elle rentre à la maison, Paul est déjà là ; elle va directement à la cuisine et fond en larmes devant sa mère :

— Maman, on m'a attaquée quand je suis sortie du bus. Des filles noires très grandes et très méchantes, elles m'ont tapée !

— On a toutes nos problèmes, répond Téréssa, indifférente en cherchant le verre mesureur.

— Je crois qu'elles m'ont volé des choses, mon bracelet, mes boucles d'oreilles.

— Patty, tu me gênes, je cuisine là ! On dirait la femme de Mike Tyson, ton œil ressemble à une énorme moisissure, mets de la glace dessus et va dans ta chambre !

Vexée, Patty prend la glace dans le congélateur et monte les marches en croisant sa petite sœur Suzy qui a l'air trop contente pour ne pas avoir préparé un mauvais coup.

Le soir, dans la chambre qu'elle partage avec Mary, sa grosse salope de sœur ose lui souhaiter bonne nuit alors que qu'elle est certaine que c'est à cause elle qu'elle s'est faite cogner. « Je me vengerai, traînée », s'imagine Patty pour se reconforter, sans savoir que Mary lui a déjà joué un tour plus fourbe encore.

### La journée de Mary

Mary part traîner un peu en ville avant d'aller en cours : « Patty est peut-être la reine du lycée mais la reine de la rue c'est moi, et là pas de mensonges, de minauderies et autres trucs de gonzesse qui tiennent » pense-t-elle en vérifiant dans son sac qu'elle n'a pas oublié son poing américain et son couteau à cran d'arrêt. Finalement, la bagarre ne la branche pas trop pour le moment : elle passe donc la matinée au « Hot Chick », bar lesbien bien connu du quartier chinois, prend quelques numéros de portable des Pékinoises les plus chaudes et se décide à aller au lycée pour le cours de sport — la lutte aujourd'hui, ce qui lui permet de se défouler, cassant une côte et luxant deux épaules.

A midi, Mary aperçoit de loin sa sœur en train de jacasser avec sa bande de poupées Barbie vivantes qui lui servent d'amies, bien que ce mot paraisse quelque peu usurpé. Elle fait exprès de lui adresser la parole pour la mettre mal à l'aise, elle qui se fait un devoir de ne jamais perdre son sourire préfabriqué d'Américaine typique. Elle parvient à lui soutirer une feuille avec son immonde écriture de pétasse illettrée. Mary a ensuite tout son temps pour glander à la bibliothèque, prenant un livre au hasard comme alibi et s'évertuant à découper avec soin certains mots du brouillon pour fabriquer un message instructif. Elle le colle sur une feuille, la photocopie et repasse ensuite sur chaque lettre à l'aide du bic rose volée à Patty le matin même pour vraiment faire croire que c'est elle qui l'a écrit. Satisfaite, elle met la feuille dans son sac et quitte le lycée.

Vers les quatorze heures, il est temps de se battre : Mary se dirige vers un quartier de basanés, à la recherche d'une proie facile à laquelle elle pourra faire goûter de son coup de poing américain. A son grand étonnement, elle ne croise aucune négresse mais reconnaît la fille aux cheveux rouges assise devant un kebab en train de faire la manche :

— Tiffany, c'est toi ?

— On dirait, ouais.

— Ca fait longtemps qu'on n'a plus baisé, je te vois plus au lycée depuis une semaine. Qu'est-ce que tu fous là ?

— Et toi ? Tu devrais pas être en cours ?

— Je m'aère la tête avant.

— Moi j'ai plus une thune, mes vieux m'ont foutue dehors en voyant des vidéos que j'avais téléchargées sur Internet, selon eux je serais pas une bonne catholique. J'étais dans un foyer mais hier y'avait plus de place, j'ai dû dormir sur un banc, y'a des types genre

Yougoslaves qui m'ont piqué mon frics et mes papiers, et encore j'ai eu du pot qu'ils m'aient pas violée.

— Tu devrais peut-être retourner chez toi.

— Non, ils me saoulent avec toutes leurs conneries.

— Je vois ce que tu veux dire, moi c'est pareil.

— Toi ? Arrête, tes parents sont super, ta mère passe son temps à faire des tartes et ton père est pasteur, toujours prêt à rendre service. En plus il est plutôt intelligent, je me rappelle très bien qu'il nous avait aidées à faire un exposé sur la mythologie quand on était en sixième.

— On voit bien que tu les connais pas.

— Mary, je sais pas où dormir cette nuit. Tu crois que...

— Pointe-toi chez moi vers les six heures, tu mangeras et tu dormiras avec nous, enfin avec moi j'espère. Mais tu verras que mon père est qu'un vieil emmerdeur à la con.

— Je prends le risque.

— A ce soir, dit Mary en lui roulant une copieuse pelle.

Caché derrière un arbre à quelques mètres de là, Paul a tout vu de la scène filmée avec son téléphone portable.

Mary fait un tour au cinéma porno pour se changer les idées et, à peine ressortie, croise trois de ses pires ennemies en vadrouille : ces enfoirées des Black Tigress.

— Alors, les chiennes en chaleur, on se balade ?

— Commence pas, Bishop, dit Geena, la numéro 1 du groupe. Tu veux qu'on se fritte en pleine rue piétonne ou quoi ?

— Ca me plairait assez, dit Mary en enfilant son poing. A moins que vous ayez la trouille, comme toutes les blacks chelous qui puent la mort.

— Tu l'auras voulu !

Une échauffourée déséquilibrée s'engage : même seule contre trois, Mary, du fait de son gabarit imposant et des redoutables dégâts causés par ses crochets du droit et ses uppercuts, a nettement l'avantage. Alors que les trois filles titubent pour s'échapper, Mary dit le plus fort possible :

— Ma sœur adorée Patty qui se réunit avec sa Fraternité à chaque récréation a bien raison de dire que vous êtes de pauvres tarées qui se lèchent le cul entre elles !

Après cette bonne raclée, Mary s'achète un hot dog, traîne un moment et rentre chez elle à pied, pressée de découvrir la gueule de sa sœur sûrement défoncée par les Tigresses ivres de vengeance.

Vers les dix-huit heures dix, on sonne à la porte de Bishop : Mary qui vient de se souvenir de Tiffany, se précipite pour ouvrir.

— Papa, c'est Tiffany, tu te souviens d'elle, en sixième, l'exposé sur la mythologie ?

— Euh, à vrai dire...

— Vous m'impressionniez beaucoup vous savez Monsieur Bishop, à l'époque, je vous respecte toujours bien sûr mais maintenant je vous vois différemment...comme un homme quoi.

— Elle peut rester manger et dormir ici ce soir ?

— Bien sûr, si ses parents sont d'accord.

— Papa, elle est majeure. (Silence.) Et ses parents sont d'accord.

— C'est le principal. Je suis sûr qu'elle se comportera bien avec nous, en respectant avec soin les règles édictées par la morale chrétienne.

— Oh oui, révérend Bishop, pour ça je suis une bonne chrétienne, vous inquiétez pas. Qu'est-ce qui est arrivé à votre ami ? dit-elle en désignant Bobby.

— J'ai fait la guerre, moi, pouffiasse ! beugle l'ancien G.I.

— On va aller faire nos devoirs, dit Mary en s'éclipsant avec Tiffany.

A l'étage, Mary dit à sa copine de l'attendre et s'incruste dans la chambre de Suzy, alors à la cuisine, ouvre sa penderie et trouve le cartable où elle cache sa « boîte à horreurs », puis y dépose la lettre de menace qu'elle a fabriquée avec le brouillon de Patty et son stylo rose. « Avec ça, je vais en éliminer deux d'un coup », pense-t-elle en remettant tout en place.

Il est presque minuit dans la chambre de Mary et Patty. Les deux sœurs échangent presque leurs premiers mots de la journée pendant que Tiffany dort dans la chambre de Ted.

— Dommage que Tiffany ait pris le lit de Paul. Ca te fout les boules qu'elle dorme pas avec toi, hein ?

— Ta gueule, morue. Moi j'ai pas la gueule en vrac au moins.

— M'en fous, j'ai mes lunettes de soleil, j'ai l'air encore plus d'une star avec. Toi t'as juste l'air d'une gouine à côté de ses pompes, comme ta copine la clodo.

— C'est pas ma copine, juste une opportunité à saisir.

— T'as vu comme cette conne a dragué papa ? Heureusement pour elle que maman était à l'ouest sinon...

— Sinon quoi ? Tu sais très bien qu'elle dit jamais rien aux rombières manucurées qui font de l'œil au bon père Bishop pendant ses sermons à l'église.

— Oui mais là c'était plus que ça.

— T'es bien naïve ma pauvre Patty, si tu savais tout ce qui se passe en confession.

— T'as des infos ?

— Rien qui te concerne, Frankenstein. Si j'ai un message pour toi, je t'enverrais les Black Tigress, elles te feront la commission.

— Va chier, ordure.

— Bonne nuit à toi aussi, dit Mary en éteignant la lampe de chevet.

### La journée de Mike

Est-ce bien utile de s'étaler sur la journée insipide d'un cureton mou du genou en milieu urbain, entre sermons tout aussi insipides, messes, laïus, comptabilité, envois d'articles aux mensuels « Catholic Power » et « Jesus Generation », confessions fastidieuses dont celle écourtée d'un sodomite portoricain que Mike gaze sans pitié avec sa bombe lacrymogène sur le coup des quinze heures pour lui faire comprendre ce qu'est le respect du dogme de Dieu et avances répétées d'une paroissienne nymphomane semi-exhibitionniste qui passe son temps à agiter ses prothèses mammaires sous le nez du bon père Bishop ? Certes non, nous irons donc à l'essentiel en entamant la journée à dix-sept heures trente, quand Mike Bishop sort du dispensaire et aperçoit un clochard sans jambe en haillons installé dans une caisse à roulettes :

— Tenez, mon brave, dit-il en lui tendant un reste de sandwich grignoté par fringale en cours d'après-midi.

— Père Bishop, c'est vous ? demande le S.D.F. barbu en tenue militaire.

— Oui mais qui... Bobby ?! Bobby, c'est bien toi ! dit Mike, incrédule, en reconnaissant le jeune désœuvré à qui il avait essayé d'apprendre à lire six mois plus tôt avant qu'il ne disparaisse en lui « empruntant » son break.

— Eh ouais, père Bishop, c'est ce bon vieux Bobby !

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Pour mes oreilles ? Je sais pas, j'ai comme une coulée de pus mais ça va passer.

— Non, pour tes jambes, mon Dieu !

— Ah, ça. J'ai fait la guerre en Irak, mon révérend, je voulais faire quelque chose de ma vie. Désolé pour votre voiture au fait, je l'ai revendue à mon beauf pour m'acheter de nouvelles bottes. Bref, j'ai combattu avec honneur pour la mère Patrie jusqu'à l'accident, à Falloujah. Je suis tombé dans un vrai traquenard : un islamiste nain m'a shooté au lance-roquettes au niveau des genoux, j'ai eu toute la partie inférieure du corps fauchée comme les blés quand vient le moment des récoltes.

— Cela me rappelle la métaphore de la levrette et du poireau, évangile apocryphe de Patrice, verset III, alinéa VIII. Je suis là pour t'aider, Bobby, ne t'en fais pas.

— J'ai fait la guerre, putain, la guerre, tu vois ! s'écrie le clodo siphonné sans raison.

— Je sais, je sais, dit le père Bishop d'un air sombre en poussant sa petite caisse à roulettes jusqu'à la voiture.

Deux heures et demie plus tard, le repas touche à sa fin : Mike est en bout de table, avec en face de lui Bobby qui a abandonné sa caisse d'infortune pour une chaise — en réalité la vieille chaise de bébé de Suzy, seul moyen pour lui de rester stable. Par inadvertance, Ted glisse sur ladite caisse et ruine la tarte de Térésa. Peu après, le père Bishop remarque l'attitude incohérente de leur chien W : l'animal jappe, couine et saute dans les airs comme un petit kangourou cocaïnoman.

— Tu es bien énervé, W : il vaut mieux que tu passes la nuit dehors, proclame Mike en chassant le clébard comme il a chassé plus tôt son fils. J'ai une bonne nouvelle pour toi, Bobby ; ce soir, tu pourras dormir au garage dans la niche de W.

### La journée de W

Le cabot dort toute la journée jusqu'à manquer de se faire écraser par Térésa quand elle sort en voiture vers les dix-sept heures pour aller chercher Suzy. Trois heures plus tard, Ted lui donne un bout de tarte à la coke qui le met dans tous ses états, à tel point que le père Bishop le fout dehors. Il parvient à rentrer en pleine nuit, quand Térésa sort pour aller vers la maison du voisin. Alors que Tiffany et elles sont reparties se coucher, il attaque le sac de la première, laissé dans le placard ouvert de l'entrée, attiré par une odeur de saucisson : en dévorant la cochonnaille, il crève les pains de cocaïne et en répand le contenu dans la cuisine. Il s'en fout plein le pif et tombe complètement raide jusqu'au lendemain.

### La journée de Tiffany

La journée-type de la fille à côté de la plaque jusqu'au moment où elle rencontre Mary devant le kebab. Quand celle-ci part, Tiffany décide d'aller marcher un peu et se rend compte qu'un jeune blaireau qui n'est autre que Paul la suit. A un croisement, elle rentre en courant dans une laverie pour s'y planquer puis le suit à son tour. Il va dans un immeuble friqué, monte l'escalier ; elle l'attend au rez-de-chaussée et l'assomme avec une plante en pot. Elle le traîne derrière les marches et vide son sac, trouvant de la cocaïne, des paquets de farine vides et pas mal de fric. Par pitié, elle laisse la farine et un billet et se tire avec le reste.

Vers les dix-huit heures, Tiffany va chez les Bishop où elle reconnaît immédiatement le nazebroque qu'elle a volé — heureusement, celui-ci se fait mettre rapidement dehors par son père. Elle dort dans la chambre d'un obèse renfrogné et se lève dans la nuit pour aller piquer de la bouffe ; elle remplit son sac contenant le fric et la coke de mortadelle mais entend du bruit dans l'escalier. Elle remet le sac dans le placard de l'entrée sans avoir le temps de le refermer, se cache un moment et remonte se coucher.

### La journée de Bobby

« C'était vraiment une journée de merde », pense l'ancien G.I. en s'endormant au garage dans la vieille niche de W.

### **Épilogue**

Trois cent soixante et un jours plus tard, Bob et Phil, sur le parking de la morgue de Patriot City, Texas, Etats-Unis d'Amérique, ont terminé leur journée :

— Tu crois que ça coûte cher une jambe de bois ?

— Pourquoi, c'est à la mode ?

— Non, c'est que je trouvais ta combine pas mal pour avoir des passes à moitié prix, faut avouer que ça fait envie ce genre d'astuce.

— Bah, y'a plus simple pour toi : fabrique-toi une fausse carte d'identité et dit que t'as seize ans, ça marchera.

— Tu crois ? J'ai l'air si jeune que ça ? dit Phil tout fiérot.

— Non, je déconnais, répond Bob, tu ressembles à Cat Stevens en plus moche après une liposuccion ratée du visage. T'inquiète pas pour la jambe de bois, j'vais t'arranger le coup, j'ai un oncle incarcéré pour attentat à la pudeur et acte de barbarie qui prend des cours d'ébénisterie en prison.